

DU MÊME
TRAITÉ PREMIER DE LA DEUXIÈME SÉRIE POUR LA DÉFENSE DES SAINTS HÉSYCHASTES
EXPOSITION ET RÉFUTATION DES ÉCRITS DU PHILOSOPHE BARLAAM CONTRE LES SAINTS
HÉSYCHASTES
DE LA CONNAISSANCE QUI APPORTE VRAIMENT LE SALUT ET QUE RECHERCHENT LES
VRAIS MOINES
OU BIEN :
CONTRE CEUX QUI DÉCLARENT QUE C'EST LA CONNAISSANCE PROVENANT DE
L'ÉDUCATION PROFANE QUI APPORTE VRAIMENT LE SALUT

1. – Rien n'est plus funeste que le mensonge. Aucune charge n'est plus lourde que celle de la calomnie, mais pour ceux qui la pratiquent et non pour ceux qui en sont les victimes ! Ces derniers en reçoivent parfois une plus grande considération et leur résignation leur permet de gagner les récompenses célestes; tandis que le Seigneur *fait périr tous ceux qui pratiquent le mensonge*. (Ps 5,5) Si un spoliateur se proclame spolié, si un calomniateur se déclare calomnié, s'il porte plainte contre sa victime qui n'a fait aucun mal, que peut-on imaginer de plus infâme et quelle est la condamnation dont il n'est pas digne ? Et, s'il n'est pas condamné aujourd'hui, c'est qu'il *s'amasse un trésor de colère pour le jour du juste jugement et de la manifestation de Dieu*. (Rom 2,5) Voici comment je me lamente lorsque je pense à celui qui nous vient de Sicile, qui prétend faire de la philosophie avec son éducation profane. Lorsque je le voyais revêtu à la façon des moines, je me réjouissais en moi-même et je pensais qu'il manifesterait une égale sagesse en progressant dans les choses divines, en rencontrant les meilleurs parmi nos moines qui disent adieu à tout le reste et s'attachent toute leur vie à Dieu dans le silence. Il pourrait, me disais-je, nous servir de scribe, *semblable au trésor qui, selon la parole du Seigneur, offre aux yeux des choses anciennes et nouvelles*. Mais voici qu'aujourd'hui c'est tout le contraire qui se produit : celui pour lequel j'ai eu la joie de nourrir de si belles espérances remplit mon âme d'affliction, à cause de son âme à lui. Il est venu voir certains des nôtres, parmi les plus simples, feignant le désir de se mettre à leur école; mais il s'en écarta si bien, en les blâmant ouvertement, qu'il composa même contre eux des écrits, en leur portant des accusations qui ne sont ni petites, ni mesurées; après avoir composé ces écrits, il parla ouvertement contre eux, non pas en leur propre présence, mais devant les jeunes garçons qu'il élève et qui bourdonnent autour de lui; il convainquit ceux d'entre eux qui ne se distinguent pas par une intelligence de vieillards et ceux parmi les moines qui n'ont pas eu l'expérience de la vie hésychaste. Une fable commença ainsi à courir, selon laquelle une opinion abominable était accréditée chez les hésychastes. Car il leur appliqua aussi une appellation des plus malveillantes, en les nommant «omphalopsyques»; quant à ce qu'il appelait lui-même leur «hérésie», il l'appela «omphalopsychie». Cependant, il ne donnait jamais le nom de ceux qu'il accusait, mais disait qu'il avait rencontré les meilleurs d'entre nous et, manifestement, nous exposait ainsi tous à ses accusations.

2. – J'ai moi-même cherché à obtenir de lui ces écrits. Mais il faisait de grands efforts pour qu'aucun ne tombe sous les yeux de l'un d'entre nous : il ne les confiait pas à ceux qui avaient eu la moindre relation avec nous, même pas à ceux qui nous avaient vus une seule fois, à moins de leur faire prêter un serment préalable de ne les montrer à aucun hésychaste. Ces écrits, qui erraient ainsi dans les ténèbres et fuyaient la lumière de la franchise, n'ont finalement pas échappé à mes mains. Je les ai reçus aussi, j'en ai lu une partie et je vis que leur contenu n'avait rien de sensé, qu'il n'y avait que mensonge et terrible calomnie. Il y décrivait, en effet, ce que lui avaient enseigné les victimes de ses accusations : toute la divine Écriture serait totalement inutile; la connaissance des êtres serait chose mauvaise; l'essence de Dieu pourrait être contemplée d'une façon sensible et certaines autres observances, certaines actions et certaines habitudes sensibles mèneraient à cette contemplation. Après avoir appelé tout cela, je ne sais pourquoi, «omphalopsychie», après l'avoir réfuté comme «démoniaque», selon son bon plaisir, après s'être déclaré lui-même seul maître infaillible, il examinait ensuite la question de la prière intellectuelle et de la lumière sacrée; il exposait des degrés et des mesures de la contemplation et de la connaissance; la plus grande partie de la perfection qui s'y trouve, il l'aurait lui-même acquise, selon son propre témoignage, par l'éducation profane et le zèle qu'il y avait apporté, parce que cette éducation est un don de Dieu, accordé également aux prophètes et aux apôtres.

3. – Voici ce qu'il en était de ses écrits, et il en méditait et en préparait d'autres bien pires, jusqu'au moment où, ayant pris connaissance des réfutations que nous avons dirigées contre lui, il prit tellement peur qu'il manifesta devant l'Église son accord pour vouer ses écrits aux ténèbres, les abandonner comme cause de scandale et les faire complètement disparaître. Mais comme, pour ces discours, il était passible d'une juste condamnation, et comme, d'autre part, il avait lu certains de nos livres dirigés contre de tels discours et avait compris que nos arguments étaient irréfutables, il ne put supporter sa honte; il s'assied de nouveau, efface certains passages de ses écrits, modifie certains autres; il fait complètement disparaître l'appellation d'«omphalopsychie», dont il a été démontré qu'elle n'était qu'un mot dépourvu de réalité et ne pouvait être appliqué à aucun objet, comme l'animal moitié bouc, moitié cerf, l'homme-cheval et tout ce qui est produit par la seule imagination. Ce que précédemment il déclarait «démoniaque», il l'appelle maintenant «naturel», je ne sais encore pas pourquoi. Parmi mes écrits qu'il a lus, il en néglige quelques-uns, comme s'il ne les avait pas vus et n'avait même pas osé les regarder en face; quant aux autres, il les modifie pour les calomnier et s'y oppose ensuite. Et tout en agissant ainsi, il se lamente comme s'il était lui-même calomnié. Ses écrits, il ne les confie même pas à tous ses fidèles amis, mais à un très petit nombre de ses amis les plus proches. L'un de ces derniers a cru bon de me les transmettre; il avait, en effet, découvert l'artifice et me pria d'engager ma personne et ma parole, autant que je le pourrai, en m'attaquant tour à tour à chacune des forteresses du mensonge et en faisant éclater la vérité, rendue invisible par de fausses doctrines. J'ai donc pensé qu'il me fallait obéir à cette juste requête et me faire à nouveau, à la mesure de mes moyens, l'avocat de la vérité. Comme je l'ai fait auparavant, je commencerai maintenant par parler de son traité sur les études.

4. – Voici son préambule : *Il en est de la philosophie comme de la bonne santé : elle est à la fois don gratuit de Dieu et objet d'une recherche attentive; et Dieu ne donne pas une forme de santé différente de celle que l'on obtient par la médecine, mais bien la même; il en est de même pour la sagesse : Dieu la donne en effet aux prophètes et aux apôtres, mais il nous a donné à nous les paroles des hommes divins et les sciences philosophiques; par elles, à notre tour, nous cherchons et nous trouvons la sagesse.* Ce n'est pas encore bien terrible, bien qu'il mette sur pied d'égalité des choses très éloignées l'une de l'autre et tellement différentes que l'on ne peut l'exprimer. Car Dieu guérit même les incurables; il fait sortir les morts des tombeaux; la sagesse des prophètes et des apôtres, c'est le Verbe du Père lui-même, la Sagesse d'avant les siècles, comme le dit Paul à son sujet : *Celui qui a été fait pour nous Sagesse de par Dieu.* (I Cor 1,30) Quant à la sagesse qui provient des sciences profanes et à la santé que donnent les médecins, elles diffèrent de la sagesse de Dieu comme les prophètes diffèrent des Hellènes, comme les disciples du Christ sont différents des Galien et des Hippocrate, ou, si tu veux, comme le Christ lui-même diffère d'eux, lui qui a accepté pour nous d'être appelé Jésus. A mon avis, dire qu'il s'agit là de choses identiques revient à déclarer que le soleil est semblable à un ver luisant, puisque tous deux font apparaître leur lumière à travers l'air.

5. – *Mais, dit-il, les paroles des hommes divins et la sagesse que nous y trouvons visent le même but que la philosophie des sciences profanes et atteignent la même fin, la découverte de la vérité. Car il n'y a dans l'univers qu'une seule vérité : celle que Dieu, au début, donna directement aux apôtres et celle que nous découvrons lorsque nous nous y appliquons. Les sciences philosophiques amènent naturellement et indépendamment à cette vérité, donnée par Dieu aux apôtres, et contribuent à faire infailliblement remonter les plus grands des symboles sacrés vers leurs modèles immatériels.* Lorsque l'on est orthodoxe et que l'on connaît l'immense écart entre les deux sagesse, comment ne frémerait-on pas en entendant ces paroles ? Car la sagesse théurgique de l'Esprit y est présentée comme étant absolument en harmonie avec la philosophie des sciences profanes, et cela par des hommes qui paraissent être en accord avec nous et qui récusent nos réfutations, sous prétexte que nous y attaquons des hommes dont la pensée ne diffère pas de la nôtre. La sagesse profane n'est-elle pas, selon le divin prédicateur Grégoire de Nysse, *stérile et incapable de porter des fruits*, parce que ses longs enfantements ne produisent aucun fruit et qu'elle n'amène pas à la lumière de la connaissance de Dieu, alors que la sagesse de l'Esprit est extrêmement féconde et a de nombreux enfants, puisqu'elle n'en enfante pas deux ou trois à la fois, comme les animaux qui ont beaucoup de petits, mais qu'elle en fait renaître des milliers une fois pour toutes, pour les transporter des ténèbres funestes vers l'admirable lumière de Dieu, comme les Actes des Apôtres nous l'ont appris ? Le prophète, lui aussi, l'a prévu et a dit, en se donnant tout entier à son étonnement : *Les douleurs de la terre ont-elles duré un instant, une nation a-t-elle été engendrée d'un seul coup ?* (Is 66,8) Le vrai qui se trouve dans la sagesse profane n'est-il pas contestable et mélangé au mensonge ? C'est pourquoi, on le contredit

toujours, comme ses maîtres pourraient en témoigner eux-mêmes, tandis que personne ne peut résister à la sagesse de Dieu, suivant la divine loi de l'Évangile, car elle propose la vérité évidente et pure de tout mélange avec ce qui lui est opposé. Ne nous est-elle donc pas nécessaire, utile et salvatrice, la vérité qui se trouve dans cette sagesse des divines Écritures ? Par contre, ce qui est vrai dans la sagesse du dehors n'est pas nécessaire et n'amène pas au salut. Nous en concluons que la vérité est de deux sortes : l'une est l'aboutissement de l'enseignement inspiré; l'autre, celle que recherche la philosophie profane en la trouvant rarement, n'est ni nécessaire, ni salvatrice. Comment pourrions-nous trouver une vérité unique dans les deux à la fois ?

6. – Nous aussi cependant, en transposant les moyens analytiques dont dispose la philosophie des sciences profanes sur la recherche des choses nécessaires et en nous servant de certains éléments que nous donne la formation philosophique pour éclaircir l'Écriture, nous nous écarterions très facilement du droit chemin, si nous ne possédions la grâce de l'Esprit, qui est l'unique clef des Écritures sacrées, et si nous ne nous laissions diriger par les Écritures inspirées elles-mêmes. Il est donc évident que la sagesse profane est ainsi transformée et transposée pour devenir utile; car la sagesse de l'Esprit est parfaite en elle-même; mais dans le Bien véritable, le bien non véritable devient bon lui aussi; de même – mais ce n'est qu'une image indistincte – la nature du feu et de la lumière rendent flamboyants et lumineux les corps qui s'en approchent. Comment n'y aurait-il qu'un seul aspect de la sagesse dans les enseignements sacrés et dans les sciences helléniques ? Comment serait-il identique à la sagesse apostolique qui éclata un jour pour envelopper en peu de temps les confins de l'univers, qui convainquit de sottise les sages profanes, qui n'écarta pas les ignorants de leur ignorance, mais éloigna les sages et les ignorants de leur erreur athée pour les diriger vers la piété ? Comment n'y aurait-il là qu'une seule et même vérité ? On pourrait clairement reconnaître l'absurdité de telles paroles si, tout en appelant ces sciences comme les pères les ont appelées, on essayait ensuite de les lier à la doctrine de l'Esprit et de les admettre dans la liste des dons divins qui accompagnent cette doctrine, en disant : Dieu nous a donné la doctrine inspirée et la futile vanité, pour que nous acquérions ainsi la sagesse des prophètes et des apôtres. Qu'y a-t-il de commun entre la doctrine inspirée et ces vanités ? Quel usage la sagesse théurgique pourrait-elle faire de toute la vérité qui est dans les étoiles ? Et cependant, ce n'est pas cette vérité-là que le philosophe a recueillie pour la lier ensuite aux dons réellement spirituels et divins, mais les études philosophiques qui entourent, pour ainsi dire, l'inutile prépuce des mauvaises doctrines.

7. Il n'est peut-être pas totalement faux que la philosophie profane introduise par elle-même à la connaissance des êtres. Cela peut être vrai dans une certaine mesure. Mais ce n'est pas là la connaissance des êtres et la sagesse que Dieu a accordée directement aux prophètes et aux apôtres. Cette sagesse-là, c'est l'Esprit saint. Jusqu'aujourd'hui, nous n'avons pas entendu dire que les Égyptiens, les Chaldéens, les Hellènes participent à l'Esprit saint. *L'Esprit saint*, éducateur, éloigne des pensées et des actions mauvaises; *il n'entrera pas*, est-il écrit, *dans une âme pleine d'artifice et n'habitera pas dans un corps coupable de péché.* (cf. Sag 1,4) Quant à la connaissance des sciences de la philosophie, l'âme d'Aristote elle-même, plus qu'aucune autre, l'a atteinte, alors que les hommes inspirés ont dit qu'Aristote était plein d'artifice; et quelle preuve pourrait-on apporter de la pureté de son corps ? Mais la connaissance des sciences habitait aussi dans le corps de Plotin qui cohabitait avec une mère et ses deux filles. Par ailleurs, si, en y mettant de l'application, on acquiert la connaissance des écrits prophétiques et apostoliques, on est aussi loin de posséder leur sagesse, que l'oeil de devenir soleil ou lune, par le fait de recevoir les rayons du soleil et de la lune. C'est pourquoi, nous qui connaissons ce que les prophètes ont écrit, nous ne sommes nullement des prophètes. Et pourtant, la sagesse apostolique, du petit nombre d'hommes qui la possédaient, fit en peu de temps un monde entier qu'elle éleva jusqu'au ciel, en l'enlaçant des liens de l'Évangile; alors qu'aujourd'hui tous les sages réunis, quels que soient l'obstination et le zèle qu'ils y mettent, ne pourraient tirer la moindre partie du monde de l'abîme de l'impiété !

8. – En outre, la connaissance qui nous vient des Écritures, bien qu'elle soit très inférieure à la sagesse de leurs auteurs, ne saurait être identique à la connaissance que donnent les sciences profanes. Voilà pourquoi, lorsque nous parlons de l'origine, de l'ordonnance, de la disparition, du changement et de la dignité qui conviennent à chaque être et, à peu de choses près, de tout le reste, nous différons de la sagesse profane. La sagesse divine tend essentiellement au but suivant : connaître ce qu'est la volonté de Dieu, ce qui est bon, parfait et agréable à Dieu. Les sciences qui se conforment à la philosophie profane sont, au contraire, éloignées de cette recherche comme les porcs, toujours portés à se pencher vers la terre, sont éloignés de connaître la belle ordonnance des étoiles. Celui qui recherche la volonté de Dieu, celui qui, à propos de chaque être, a reconnu la raison qui poussa le Créateur de l'univers à le conduire

à l'existence, celui qui se comporte avec tous ces êtres conformément à cette volonté divine, celui-là connaît les raisons qui sont à l'origine des êtres, celui-là possède la connaissance des êtres, celui-là est le vrai philosophe et l'homme parfait, suivant la parole de Salomon : *Crains Dieu et garde ses commandements, car c'est là tout l'homme.* (Ec 12,13) Celui-là possède une sagesse incontestable (car sa vie porte témoignage sur sa pensée), qui n'admet aucune contradiction et possède en lui-même le témoignage de sa conscience, et aussi le jugement d'en-haut par la venue mystique et l'apparition de l'Esprit.

9. – Celui dont la pensée provient de la sagesse profane, même s'il y trouve quelque chose de vrai, ne peut fournir qu'en paroles les preuves de ce qu'il avance, en les opposant à d'autres paroles, car une parole n'est toujours qu'un moyen de combat; il ne connaît qu'une sagesse incertaine; parfois, il ne s'accorde même pas avec lui-même; bien plus, il se gonfle d'orgueil et fait le fier, s'il arrive, en paroles, à faire croire des choses contraires au sujet d'une seule et même réalité. C'est ainsi qu'il possède et communique aux autres une opinion instable et facile à modifier qui rend inutiles les facultés changeantes et divisibles de l'âme chez l'être pensant. Un tel homme n'est pas, à proprement parler, un être raisonnable et encore moins un être intellectuel. Comment donc, à partir d'une telle manière de penser, pourrait-on contempler les archétypes immatériels des symboles que nous trouvons dans l'Église du Christ, comme ce généreux défenseur des sciences helléniques nous le conseille ? Quant à l'autre philosophe, qui recherche et accomplit la volonté de Dieu, dont la raison est agissante et l'activité conforme à la raison, il démontre dans la pratique même l'infailibilité des changements qui se produisent dans sa pensée; étant déjà parfaitement raisonnable, il peut aussi s'élever vers l'unicité des archétypes, à partir des symboles sacrés qui sont divisibles; accomplissant intelligiblement en lui-même la tâche qui se présente à lui, il est lui-même mystiquement accompli en elle; parfois même, dans la prière spirituelle, il rencontre la vision et l'élévation qui dépassent cette tâche.

10. – Peut-on affirmer encore que la connaissance des êtres, accordée directement par Dieu aux prophètes et aux apôtres, nous est accessible dans les sciences profanes ? Puisque la connaissance des êtres est ce qu'il y a de meilleur en nous, puisque les sciences philosophiques nous y amènent par elles-mêmes, puisque, d'autre part, comme le dit le philosophe, l'Écriture sacrée nous propose des symboles de ces êtres, alors que les sciences philosophiques élèvent jusqu'aux archétypes immatériels, ces sciences seraient pour nous la meilleure des sciences; elles seraient supérieures à la divine Écriture, comme la vérité des archétypes est supérieure aux symboles. De toute façon, même si elles ne lui sont pas supérieures, elles ne lui sont nécessairement pas inférieures, puisque la connaissance est ce qu'il y a en nous de meilleur : que pourraient-elles faire de plus grand que d'y amener et d'y élever ? Il y a donc quelque chose, dans ce qui nous vient de l'Écriture inspirée, qui est incomparablement supérieur à la connaissance des êtres; en cela, les Écritures théurgiques demeurent incomparablement supérieures à la philosophie, car les sciences qui relèvent de cette dernière n'amènent pas et n'élèvent pas par elles-mêmes vers cette réalité supérieure à la connaissance. Comment peut-on dire que la médecine et Dieu donnent une seule et même santé ? On ne pourrait admettre la coïncidence que pour un aspect très secondaire de cette santé. Car le philosophe n'a pas eu la force de voir que la guérison et la sagesse qui nous viennent de Dieu concernent surtout l'âme, alors que ces découvertes humaines n'apportent leur modeste sollicitude qu'au corps seul, pour devenir inefficaces dès que la mort fait disparaître l'objet de leurs soins.

11. – Mais il déclare posséder sur ce point la vérité et dit : *Certains nous cherchent querelle à ce sujet : les uns en effet, considèrent la lecture des écrits inspirés comme une source de confusion, d'autres croient que les sciences philosophiques et tous les travaux littéraires ne sont aucunement un don de Dieu.* Voici donc découvertes les calomnies qu'il profère contre nous ! Dans le premier cas, il s'attaque aux hésychastes, dans le second, à mes traités. Pourtant, nous ne connaissons parmi nous aucun hésychaste qui ne s'applique, s'il sait lire, à connaître les Écritures; quant à ceux qui ne savent pas lire, on les prendrait pour des livres animés, car ils récitent tout naturellement par coeur la plus grande partie des Écritures. S'il en est ainsi des hésychastes, c'est donc aux pères que s'attaquent les paroles de Barlaam : l'un d'entre eux recommande, en effet, de peiner et non de lire des livres; un autre dit : *Si l'on se contente de lire à vide de nombreuses pages, le coeur devient vide;* un autre encore : *Le moine qui lit pour connaître et non pour se pénétrer de componction devient présomptueux.* Les paroles de Barlaam constituent donc une calomnie évidente, soit contre les hésychastes, soit contre les pères. S'ils ont parlé ainsi, ce n'est pas pour condamner la sainte Écriture; mais ils savaient que c'est la pratique et non la connaissance qui apporte le salut, ils ont appris par l'Apôtre que *ce ne sont pas*

ceux qui écoutent la loi, mais ceux qui la mettent en pratique, qui seront sauvés. (cf. Rom 2,13)
Par de telles paroles, ils exhortent eux-mêmes leurs disciples à agir ainsi.

12. – Et moi, si je me rappelle bien, après avoir dit qu'il fallait séparer et rejeter tout ce qui est fabuleux et erroné dans la sagesse profane, je poursuis en affirmant que la connaissance qui provient de l'éducation profane *ne pourrait même ainsi être appelée don spirituel, mais don de nature, dont Dieu nous a gratifiés par nature et que l'on peut développer par l'exercice; ce dernier point est une preuve évidente qu'il s'agit d'un don naturel et non spirituel : il n'échoit à personne sans exercice, c'est notre théosophie qui est à proprement parler un don de Dieu, accordé dans le saint Esprit, et non un don naturel; si de simples pêcheurs la reçoivent d'en haut, elle en fait des fils du tonnerre. Au Seigneur est la terre et tous ceux qui l'habitent;* mais bien peu appartiennent à Dieu, bien que tous ils soient son ouvrage; c'est Dieu qui accorde la connaissance à l'homme, mais bien peu ont acquis la sagesse de l'Esprit, bien que tous, par nature, aient été créés par lui raisonnables et capables de recevoir la science. Ne calomnie-t-il pas manifestement celui qui parle d'un don naturel, lorsqu'il lui fait dire qu'il ne s'agit pas du tout d'un don de Dieu ? Quelle serait donc, en dehors de Dieu, l'origine de la nature ? Comment peut-il alors lui faire dire que les choses accordées par Dieu dans l'ordre naturel ne proviennent pas du tout de Dieu ?

13. – Mais Barlaam cherche à montrer ensuite, ou plutôt il le déclare sans le démontrer, qu'il se trouve lui-même en accord avec le grand Denys, alors que nous, nous ne le sommes pas. Et la calomnie est là, sans tarder, pour lui fournir les arguments, lorsqu'il en manque absolument. *Tu n'es pas en accord avec le divin Denys, dit-il, parce que tu affirmes que la philosophie provient des démons et conduit aux démons.* Et il dit après cela, comme en s'oubliant : *Au sujet de cette philosophie que nous vénérons, tu as employé les mêmes expressions que nous.* Comment pourrait-on mieux démontrer qu'il se contredit lui-même ? Mais d'où as-tu pris que j'affirmais que la philosophie provient des démons et conduit aux démons ? *Parce que, dit-il, tu cites les plus célèbres parmi les Hellènes qui disent clairement avoir reçu la connaissance par une inspiration démoniaque.* Quelle conclusion en tirerons-nous ici ? *Veux-tu que nous rappelions mes propres paroles ? Veux-tu donc nous obliger à dire que ceux qui parlent ainsi ouvertement à leur propre sujet possèdent la sagesse de Dieu ? Non certes, aussi longtemps que nous aurons souci de nous-mêmes et de la véritable Sagesse, qui n'entre pas dans une âme pleine d'artifice et amie des démons; et si elle y était entrée auparavant, elle s'envole lorsque l'âme tourne au mal; car le saint Esprit éducateur s'éloigne des raisonnements dépourvus de raison, comme le dit Salomon qui possédait la sagesse de Dieu et rédigea un livre à son sujet. Y a-t-il quelqu'un de plus sot que ces gens qui se vantent d'être initiés aux mystères des démons et qui leur attribuent l'origine de leur propre sagesse ? Car ce que nous disons maintenant, nous ne le disons pas de la philosophie en général, mais de la philosophie de ces gens-là. Si, en effet, selon Paul, on ne peut boire la coupe du Seigneur et la coupe des démons, (I Cor 10,21) comment pourrait-on posséder la sagesse de Dieu, tout en étant inspiré par des démons ? Quel est donc le sens de nos paroles ? Nous déclarons que les gens qui avouent l'origine démoniaque de leur sagesse sont des sages démoniaques. Mais toi, tu nous reproches ce pourquoi nous les avons condamnés de leur propre aveu ! C'est encore un méchant démon, j'en ai peur, qui a insufflé à ta langue cette calomnie. Nous avons appelé «démoniaque» la sagesse des impies, parce qu'elle contient des erreurs, et Grégoire le Théologien nomma ceux qui sont dans l'erreur *créatures du malin.* A-t-il donc considéré qu'ils ont été créés par le Malin ? Certainement pas; il ne fait qu'employer ce terme pour confondre leur erreur. Il est tout aussi évident, sinon plus, que nous aussi nous ne condamnons que le mauvais usage, sans blâmer la réalité même.*

14. – Il y ajoute ensuite une seconde calomnie, semblable à la première : il paraît que j'affirme aussi la provenance démoniaque de la science astronomique, puisqu'à partir des mêmes principes je condamne aussi bien les dires des philosophes que ceux des astronomes. Il fait donc un grand éloge de l'astronomie. Puis, lorsqu'il s'entend traiter d'«iconognocte», il le supporte avec peine, comme s'il n'avait pas été le premier à appliquer un nouvel et étonnant sobriquet à la partie la plus stricte de l'Église, comme s'il s'agissait d'hérétiques, dans le but de le calomnier. Mais, peu de temps après, le voici qui change d'attitude : comme un disciple du Christ, il dit que cela ne vaut pas la peine de se fâcher à cause de cette insulte, il rappelle le commandement qui nous interdit de rendre la pareille à l'insulteur, lui qui si souvent a polémique avec nous et qui, sans aucun frein, a usé contre nous de toutes sortes de calomnies ! Et pourtant nos premiers écrits ne sont en aucune façon dirigés contre lui, mais se rapportent seulement à des bruits qui nous ont été rapportés; et c'est aux paroles que j'oppose mon traité, non à celui qui les a prononcées. Je suis tellement éloigné d'user de calomnie au sujet de ses paroles, comme il le fait au sujet des

miennes, que j'ai même laissé passer ce qu'il a dit de pire. Et surtout je n'écris pas pour me défendre moi-même, mais pour défendre les plus simples de mes frères qu'il a diffamés, en prenant leur fardeau sur mes épaules, conformément au commandement de l'Apôtre. Quant à lui, il écrit pour lui-même et m'attaque nommément tout au long de ses discours; il cite clairement certaines de mes expressions, en s'efforçant de les contrefaire et de s'y opposer. Bien pire : c'est à lui qu'appartient l'initiative de cette querelle et c'est lui qui reçoit la riposte, mais ensuite, comme s'il n'avait pas commencé, ni reçu de riposte, il se disculpe, comme un disciple du Christ qui, *injuré, ne répondait pas par des injures, souffrant, ne menaçait pas, mais s'en remettait à celui qui juge justement.* (I Pi 2,32)

15. – Mais le mal a chez lui comme des degrés et il progresse vers ce qui est encore pire : il s'attaque aux saints, tantôt en les contredisant lui-même avec effronterie, tantôt en les accusant de se contredire eux-mêmes et les uns les autres; parfois il falsifie certaines de leurs expressions et les met en avant pour se protéger. C'est ainsi que Grégoire de Nysse, le sage dans les choses divines, dit que, dans le siècle futur, celui qui sera parvenu à une vertu parfaite n'aura pas un sort identique à celui qui n'aura pas joui du tout de la vie, étant passé dans l'au-delà enlevé avant l'heure et encore enfant : *Le premier, dit-il en effet, a connu Dieu et lui a plu en toute conscience et par une éducation variée, tandis que le second a passé par la vie sans avoir entraîné ni exercé sa raison.* Voici donc la trouvaille que ce sage croit faire pour s'opposer aux paroles du grand Basile et aux nôtres : il y a quelque profit dans l'éducation et les études ! J'avais en effet apporté le témoignage du grand Basile, qui traite de futiles la géométrie, les études géométriques inventées par les Égyptiens, les formes, les ombres et la météorologie que vénèrent les Chaldéens; mais Barlaam lui oppose son frère, comme s'il n'avait pas à son égard des sentiments fraternels et comme s'il me contredisait en même temps que Basile. Voici ce que l'on peut y répondre, ô homme admirable : celui qui est parvenu à une vertu parfaite peut tirer profit des choses futiles elles-mêmes. C'est ainsi que Grégoire le Théologien déclare avoir tiré profit, à Athènes, des erreurs superstitieuses, *après s'être moqué des démons, là où les gens les admirent.* Si on dit que la superstition est chose funeste, diras-tu donc que l'on contredit ce grand docteur ? Tu ne le diras certainement pas, à moins de vouloir être toi-même superstitieux. De même lorsque l'on dit que la géométrie est futile et funeste, on ne contredit pas celui qui affirme que cette géométrie et les autres sciences procurent quelque avantage à l'homme parvenu à une vertu parfaite. Le mal lui-même collabore avec le bien, si on l'emploie à bonne intention; même la chair du serpent devient une nourriture salvatrice, mais après que le serpent ait été mis à mort et transformé par des méthodes d'une très habile médecine. Mais les inventeurs égyptiens et les vénérateurs chaldéens n'ont pas répondu à ces conditions lorsqu'ils ont découvert et vénéré la géométrie et l'astronomie, comme si elles servaient à connaître Dieu : ils ont, au contraire, élevé un terrible mur de séparation entre Dieu et les hommes; en vantant leurs connaissances, ils ont porté aux étoiles la vénération que les hommes doivent à Dieu et ont ramené de Dieu jusqu'à ces étoiles l'origine des êtres et des créatures.

16. – Vois-tu comment ces sciences, en ce qui concerne ces gens, sont comme un serpent intelligible, car elles trompent l'homme et le séparent de Dieu ? Et si l'homme parvenu à la vertu parfaite en tire avantage, c'est en les purgeant, en les divisant, en les préparant et en les employant avec discernement; tel est mon conseil; et toi, tu as entrepris de me contredire ! D'autre part, l'homme parfait ne persiste pas dans la recherche des choses futiles jusqu'à la vieillesse, mais voit ce qui est digne de mépris et, à l'exemple d'Athanase le Grand, recueille la science utile et renonce à celle qui est insensée et funeste, comme nous le dit le grand Basile; Basile, qui s'est bien engagé dans la richesse égyptienne, c'est-à-dire l'éducation profane, au temps de sa jeunesse, mais qui l'a abandonnée avec l'âge et considérait comme une honte de se nommer fils, c'est-à-dire disciple, de cette mère stérile, conformément à ce que son frère avait dit au sujet de Moïse : *Puisque la fille du roi, stérile et impropre à la génération (il faut essentiellement y voir, je crois, la philosophie profane), a fait passer l'enfant pour sien et s'est arrangée pour être appelée sa mère, il est raisonnable de ne pas s'écarter de la familiarité avec sa fausse mère aussi longtemps que l'on se voit encore dans un âge imparfait; mais celui qui a grandi jusqu'aux hauteurs, comme nous l'avons appris pour Moïse, considéra comme une honte de se laisser appeler le fils de cette mère stérile. Car l'éducation profane est vraiment stérile : elle se trouve toujours dans les douleurs de l'enfantement, sans jamais enfanter. Quel est le fruit manifeste des longs enfantements de la philosophie ? Ne sont-ils pas tous inféconds et ne viennent-ils pas avant terme, avortés avant de venir à la lumière de la connaissance de Dieu ? Ils auraient peut-être pu devenir des hommes, s'ils n'étaient complètement cachés dans le sein de la sagesse stérile ! On*

s'y attachera donc juste assez longtemps pour ne pas paraître exclu de ce qu'il y a en elle de noble.

17. – Ainsi les saints sont en accord entre eux et nous les suivons fermement. Et toi, pourquoi te considérerons-nous comme leur interprète, quand tu falsifies manifestement les paroles mêmes de ces saints ? Saint Grégoire juge, en effet, qu'il n'est même pas bon d'appeler «hommes» les sages selon les Hellènes; il doute même qu'ils puissent devenir hommes, et ceci pour la simple raison qu'ils s'adonnent toute leur vie à cette philosophie et aux sciences de la philosophie. Il dit donc de celui qui a longtemps vécu dans la vie présente qu'il *a vu, entendu, appris la géométrie, l'astronomie et toutes les sciences, et qu'avant tout cela il a appris la philosophie de l'Écriture inspirée qui produit la purification parfaite de l'âme*; en employant le singulier, il affirme que seule l'Écriture inspirée produit la purification parfaite. Mais Barlaam sépare cette phrase de ce qui précède et substitue le pluriel au singulier : au lieu de «produit» il met «produisent», il ajoute «ces choses» et, avec sa pensée perverse, il transporte au nominatif les accusatifs que nous avons vus plus haut, pour faire dire au saint que la connaissance de la géométrie et de l'astronomie constitue une purification parfaite de l'âme. *Écoute, dit-il, ce que le divin Grégoire de Nysse dit ait sujet des études: la géométrie, l'astronomie, l'observation numérique et, avant cela, la philosophie de l'Écriture inspirée, ces choses produisent dans les âmes une parfaite purification.* Quelle audace dans la main, dans la langue, dans le raisonnement ! Ce théologien a nommé «inspirée» la seule philosophie de la divine Écriture, afin de montrer qu'il considérerait les études comme relevant du monde sensible et des possibilités que le monde sensible donne de vénérer Dieu; quant à l'Écriture sacrée, elle est, d'après lui, aussi différente des études que les choses divines des choses humaines. Mais Barlaam n'a pas pu, ou plutôt n'a pas voulu, le comprendre; au contraire, comme il a fait lui-même au début de son traité, en confondant perfidement études helléniques et divine Écriture et en déclarant qu'elles poursuivent un seul et même but, ainsi calomnie-t-il maintenant le saint, en lui faisant dire la même chose; celui-ci pourtant ne dit pas ici que la purification réside dans la connaissance des êtres, mais qu'elle réside dans la perception, à partir de la connaissance des êtres, de Celui-qui-n'est-pas de par sa transcendance.

18. – Si un homme, qui n'a pas moi si dans les livres, qui n'a pas vieilli en les étudiant, a si bien connu Dieu que, après avoir tout abandonné, il s'en approche dans la pureté, combien sa pureté est plus grande que celle de l'homme qui classe tous les êtres et pense posséder un savoir universel et qui ensuite voltige à travers ce monde et épuise en faveur de celui-ci tout ou presque tout l'amour dont son âme est capable, qui n'aime pas de toute son âme et de tout son cœur le Dieu qui surpasse toutes choses ! Par ailleurs, si les Hellènes ont découvert la vérité qui est dans les êtres, tu fais bien de les suivre et de t'efforcer de la découvrir toi aussi en passant par leurs sciences; mais puisque, ayant entrepris d'élever contre Dieu les cimes de leur connaissance, ils se sont trouvés partagés par un nombre de langues encore plus grand que ceux qui bâtissaient la tour au pays de Calné, puisque non seulement ils ne se trouvent pas en accord entre eux, mais qu'ils se querellent à haute voix, lequel de leurs partis, selon toi, bâtit l'édifice de la vérité ? Dis-le nous pour que nous le suivions et trouvions, par cette vérité, la source de la vérité universelle ! Nous savons que seul a découvert et enseigné la vérité, celui qui parle au nom de Dieu, celui qui dit : *Nous avons l'esprit du Christ*, (I Cor 2,16) et encore : *Nous prêchons la Sagesse de Dieu*. (I Cor 2,7) Celui-là et ceux qui lui sont semblables, nous les suivons avec la foi qui convient et nous sommes conduits à la possession d'une sagesse divine et salvatrice. Mais il n'a pas jugé bon de nous révéler les raisons des créatures, de nous éduquer et de nous pousser par des distinctions, des analyses, des raisonnements et des définitions. Pourquoi ? Parce que même si nous ne voyons pas la vérité qui est dans de telles choses, rien ne nous empêche d'arriver à la béatitude qui nous est promise, suivant le grand Basile. Tu es en désaccord avec lui et tu as été clairement pris sur le fait; tu déclarais en effet que ceux qui ne connaissent pas la vérité se trouvant dans de telles choses sont pleins de ténèbres, ignorants et imparfaits; tu n'as pas honte ensuite, tu ne te caches pas, tu ne t'effaces pas, mais tu combats pour le mensonge et prends le parti du mal, puisque tu dis que les commandements de Dieu, sans les sciences, ne peuvent purifier l'homme et le rendre parfait ! Pour nous, même si l'éducation des Hellènes appartenait indiscutablement au domaine de la stricte vérité, nous ne mettrions pas un empressement particulier à la rechercher, car, même en l'absence de cette partie-là de la vérité, la véritable béatitude reste efficace. Mais comme l'éducation des Hellènes est contestable même dans cette vérité-là, comment te laisserions-nous dire qu'elle conduit à une seule et même manière d'être, à un seul et même but que la sagesse accordée par Dieu, celle qui est réellement vraie, réellement salvatrice, et qui ne disparaît pas avec le siècle présent ?

19. – Après s'être vanté d'avoir découvert notre culpabilité, en montrant que nous sommes en contradiction avec les expressions falsifiées par lui, il part en guerre contre les cieus raisonnables eux-mêmes, je veux dire les apôtres. Le Frère de Dieu parle, en effet, clairement des deux sagesse, dont l'une *vient d'en haut*, l'autre d'en bas, l'une est *pure et modérée*, l'autre psychique et diabolique. Paul déclare lui aussi qu'il y a deux sagesse en disant : *Puisque le monde, avec sa sagesse, n'a point connu Dieu dans la sagesse de Dieu.* (I Cor 1,21) Mais Barlaam combat ouvertement ceux qui affirment l'existence de deux ou de plusieurs sagesse sous le prétexte que personne n'a encore défini la connaissance qu'un tel ou un tel possède, comme une sagesse. Mais le Frère de Dieu, ô philosophe, a défini comme sagesse pure et céleste, la connaissance de celui qui manifeste ses oeuvres par une bonne conduite, alors qu'il a défini comme sagesse psychique, démoniaque et terrestre la connaissance de celui qui ne vit pas selon une bonne conduite. Certainement, il l'a fait. La même connaissance se modifiant suivant la façon dont on s'en sert fit naître dans les âmes des sagesse contraires. Autrement, si la philosophie ne constitue l'expérience de personne, jamais personne ne peut être philosophe; ainsi, tu t'es toi-même perdu avec tes propres paroles, ô philosophe : ou plutôt je ne sais plus comment t'appeler, puisque la philosophie n'a, selon toi, de fondement dans aucune âme et que personne ne peut s'appeler philosophe.

20. – Et que répondras-tu à celui qui dit : *La première sagesse consiste à mépriser la sagesse qui repose sur des paroles, sur des antithèses trompeuses et superflues ?* Il dit aussi qu'il loue cette sagesse première et l'embrasse, parce qu'elle a vaincu la sagesse abolie. Ne montre-t-il pas qu'il y a sagesse et sagesse ? Il dit, en effet, que l'une doit être louée et embrassée, celle qui est première et qui a vaincu l'autre, alors que la sagesse abolie et surmontée doit être à son avis méprisée, parce que ses antithèses sont superflues, donc trompeuses; nous aussi nous refusons de l'appeler sagesse de Dieu. Quant à celle qui persiste dans l'erreur, nous oserions l'appeler mauvaise : telle est celle de Platon, avec sa matière incréée, ses idées existant par elles-mêmes et ses démiurges – les démons ultérieurs –, celle qui enseigne encore que le bien et le mal, le saint et l'impie sont identiques, celle qui pour tout dire s'oppose vainement à elle-même, parce qu'elle est superflue, celle qui entreprend de parler à tout propos, mais sans aboutir pratiquement à rien de sensé; il en est de même des objets de leur culte; suivant Samuel qui fut saint dès l'enfance, ils n'aboutissent à rien. Et si toi, tu veux combattre ceux qui vivent dans la paix et ont renoncé aux antithèses superflues et si tu trouves des prétextes à cela dans des péchés, en inventant de nouveaux dogmes et des sobriquets qui viennent en aide à ton esprit chicaneur et batailleur, te suivrons-nous avec empressement en négligeant les concepts et les expressions dans lesquels nous avons été élevés et qui sont généralement reçus comme excellents ? Cela ne sera pas, jamais ! Et trouveras-tu un seul homme, un seul rejeton de la race humaine pour te prêter, s'il était présent, une oreille attentive lorsque tu dis et tu imagines que l'homme parfait, le philosophe, l'homme purifié, c'est celui qui sait tout ? Tu en déduis que l'on doit rechercher l'étude, si l'on prétend savoir quelque chose, que l'on vénère Dieu ou non; tu declares imparfait et ignorant celui qui n'a pas étudié la géométrie d'Euclide, l'arithmétique d'un autre, ta logique à toi, ainsi que ta musique et ton astronomie, en fréquentant Ptolémée par l'intermédiaire des livres qui lui sont consacrés, celui qui n'a pas appliqué son esprit à la dialectique et aux sciences de la nature, ces matières aristotéliennes. Mais les gens raisonnables, ceux d'aujourd'hui ou ceux d'autrefois, ne savent-ils pas que Dieu est seul à tout savoir ?

21. – Mais je laisse maintenant de côté le reste de ces enseignements étranges pour revenir à notre objet. Qui ne sait qu'il y a une philosophie verbale différente de la philosophie pratique et qu'à l'intérieur de chacune d'elles il y a des différences nombreuses et variées ? On peut voir ainsi une sagesse qui est folle et une autre qui ne l'est pas, une sagesse charnelle et une sagesse spirituelle, une sagesse contestable et une sagesse incontestable, une sagesse passagère et une autre éternelle, puisque chacune diffère de l'autre aussi nettement que cela est possible. *Mais moi*, dit-il, *je loue la Sagesse-en-soi, l'Idée de la connaissance véritable, laquelle est unique.* Mais, mon bon, cette Idée, on pourrait peut-être l'appeler «Sagesse-en-soi», mais non pas «sagesse unique» ou «unique philosophie». Lorsque tu commences toi-même tes traités pour défendre la philosophie, tu dis que Dieu nous a donné les écrits des hommes divins et les études philosophiques, tu ne considères manifestement pas que les écrits des hommes divins fassent partie de cette philosophie. Comment, en effet, pourrais-tu parler séparément de ces écrits et du contenu de la philosophie, à moins de les en séparer ? Qu'appelles-tu donc ici «philosophie» ? La philosophie des Hellènes ou bien l'Idée que tu as mentionnée ? S'il s'agit de la philosophie des Hellènes, c'est à elle que tu adresses des louanges, tout en étant en contradiction avec toi-même, puisque tu dis au contraire : *Ce n'est pas là ce que, nous autres philosophes, nous glorifions, ce*

qu'un tel ou un tel a pensé, écrit ou enseigné, ce n'est pas là notre philosophie, mais l'Idée même de la connaissance. Tu te contredis aussi parce que là tu affirmes que seule l'Idée même doit être appelée philosophie, alors qu'ici tu dis toi-même qu'il y en a une autre, celle des Hellènes ! Et si la philosophie, dont tu parles ici, n'est pas la philosophie hellénique, mais l'Idée de la connaissance, c'est-à-dire si elle englobe en général toute la connaissance, les écrits théurgiques, qu'ici tu distingues manifestement de cette «Idée», deviennent étrangers à toute espèce de connaissance et ne procurent plus aucune connaissance : complètement séparés, selon toi, de la connaissance, tu ne les as mis ici à côté de la philosophie que pour nous tromper. En aurions-nous, d'ailleurs, nécessairement besoin, puisque les études philosophiques nous introduisent et nous élèvent dans la connaissance des êtres, laquelle, de son côté, est le but de toute hiérarchie, c'est-à-dire de toute économie, de toute activité divine, comme tu le dis souvent toi-même dans la suite de tes traités ? Pourquoi alors te mets-tu en colère contre nous, parce que nous disons, avec Paul, que la sagesse des Hellènes est «abolie» et «rendue folle»? Ce n'est pas, en effet, la sagesse de certains qui est la Sagesse-en-soi !

22. – Mais voyons quelle est cette Sagesse-en-soi que tu vénères ouvertement. Est-ce celle qui existe chez ceux que l'on appelle les philosophes et dans leurs écrits ? Pourtant, tu dis toi-même que la connaissance des philosophes n'est pas et ne doit pas être appelée «philosophie», pas plus que les écrits de tel ou tel, mais que certains de ces écrits seulement, sans être eux-mêmes la philosophie, constituent des résultats de la philosophie. Cela, tu es bien obligé de le dire pour montrer que l'Idée de connaissance, dont tu parles, est bien unique et qu'il n'y a pas plusieurs philosophies, quoi que l'on en dise. Si aucune d'entre elles n'est la philosophie, ce que tu appelles «Sagesse-en-soi» ne possède donc pas, selon toi, son existence dans les philosophes : elle donnerait, en effet, son nom aux choses dans lesquelles elle existe, comme nous, tous les hommes, nous nous entendons appeler à partir de l'aspect universel qui possède en nous son existence. Et si cette Sagesse-en-soi n'existe pas en eux, où existe-t-elle donc ? En Dieu ? Mais tu dis toi-même, plus loin, que la philosophie que tu exaltes est folie devant Dieu ! Ce que tu appelles «Sagesse-en-soi» n'est donc pas celle qui existe en lui d'une façon indicible; mais elle n'existe pas non plus dans les créatures de Dieu, puisque celle qui existe en elles ne peut même pas être appelée philosophie ! Tu parles pour défendre la philosophie; donc, si celle-ci n'existe ni en Dieu, ni dans les hommes, mais constitue cependant une idée, ne possède-t-elle pas une existence propre ? Et voici que revit Platon, en fredonnant ses erreurs !

23. – Par conséquent, on peut, simplement et en peu de mots, dire la vérité au sujet de la philosophie des sciences profanes : le contenu que chaque philosophe a mis dans ses écrits ou ses paroles peut être appelé sa philosophie particulière; par contre, on appelle philosophie en général la sagesse que l'on voit chez tous les philosophes, qui a été rendue folle, parce qu'elle s'est écartée de son but propre, la connaissance de Dieu. Au contraire, la sagesse à laquelle ce malheur n'est pas arrivé n'a pas été rendue folle. Pourquoi l'aurait-elle été, puisqu'elle a réussi à atteindre le but qui lui est propre par nature et puisqu'elle est tournée vers Dieu, la cause de la nature ? Telle est la sagesse des hommes pieux et vénérables qui sont avec nous, la sagesse qui a vraiment eu le courage de rejeter le mal, qui a choisi ce qui est utile, qui a attaché les hommes à l'Église de Dieu et s'est harmonieusement conformée à la sagesse de l'Esprit. En ce qui me concerne, je crois qu'elle possède la vérité. Mais ce champion de la philosophie profane et folle, en entendant Paul dire que Dieu a *rendu folle la sagesse de ce monde*, (I Cor 1,20) dit qu'elle a été *rendue folle par comparaison avec la sagesse de Dieu, de même que toute vertu et toute raison humaines l'ont été.* Mais comme je n'accepte pas cela et comme je montre clairement la vérité par de nombreux arguments, il ne peut me contredire et se voit condamné à user de sophistique. Que cela reste donc dans mon premier traité sur l'utilité de la philosophie, car aucune insulte, ni aucun argument n'en diminue la valeur.

24. – Mais je poserai maintenant la question suivante à celui qui n'admet que la folie par comparaison pour la sagesse qu'il vénère : pourquoi n'est-il écrit nulle part que Dieu ait souillé toute vertu humaine et rendu folle toute raison, comme il a rendu folle la sagesse de ce monde ? Où vois-tu là, dans les paroles de l'Apôtre, l'idée de comparaison ? Mais de même que Dieu a endurci *le coeur des Juifs, a endurci le coeur du pharaon et a livré à leur sens réprouvé* les sages des Hellènes, non pas en les comparant à quelque chose, mais en les abandonnant, de même il faut comprendre l'expression *a rendu folle*, puisque les expressions *Dieu a confondu les sages, les a abolis, les a rejetés et, comme ici, les a livrés à leur sens réprouvé*, possèdent, elles aussi, une signification ! L'Apôtre ne parle-t-il pas ici aussi par comparaison ? Quel homme sensé l'admettrait ? Ou plutôt comment, tout en suivant consciemment les paroles de l'Apôtre et en admettant, conformément à son enseignement, qu'il ne s'agit pas ici de comparaisons, pourrait-

on se laisser convaincre par tes comparaisons à toi ? Dieu a donc choisi les *choses folles du monde pour confondre les sages*. (I Cor 1,28) Quoi donc ? La sagesse des hommes, comparée à celle de Dieu, est confondue et rendue folle, tandis que la folie parle librement et devient sage ? Ou bien, ce que tu veux considérer comme une comparaison, tu l'admetts comme tel, et ce que tu ne peux pas vouloir considérer comme une comparaison, car cela ne serait pas utile à la trame de tes discours, tu l'exclus de toute comparaison ? Qui pourra continuer à te croire à moins de considérer l'éducation profane comme menant au salut, en se laissant tromper par tes paroles ?

25. – Ce qu'il dit immédiatement après : *le mensonge se réfute lui-même*, je crois pouvoir l'accepter. Mais, comme s'il jugeait que le mensonge ne lui suffisait pas, il cherche par tous les moyens à abuser faussement les autres; il s'établit dans la calomnie. Moi, je dis que parmi les dons de Dieu certains sont naturels : ils sont accordés à tous sans discernement, avant la loi, sous la loi et après la loi; d'autres sont surnaturels, spirituels et particulièrement mystérieux; je considère ces derniers comme supérieurs aux premiers, comme ceux qui ont été jugés dignes de la sagesse de l'Esprit sont supérieurs à toute la tribu hellénique; je dis aussi que l'un des dons naturels de Dieu est la philosophie, ainsi que les découvertes de la raison humaine, les sciences. Mais lui, il me fait dire que seules doivent être considérées comme dons de Dieu les choses inaccessibles au raisonnement humain, à l'exclusion de toutes les autres qui ne sont pas dignes d'un tel honneur. Je n'ai pourtant dit ici ni l'un ni l'autre. Je sais, en effet, que de nombreux dons divins, même accordés dans l'ordre naturel, sont inaccessibles au raisonnement humain; mais j'admets pour chacun l'honneur qui lui convient; il s'agit d'un côté de grâces spirituelles, parce qu'elles sont surnaturelles et sont accordées par l'Esprit d'une façon immédiate à ceux qui se distinguent par leur vertu et, d'un autre côté, de dons naturels; je dis que ces derniers sont loin d'égaliser les grâces spirituelles et que Dieu les accorde indistinctement à tous par nature.

26. – En appuyant son discours sur cette calomnie il se vante, il se répand en invectives et s'indigne contre ceux qui ne considèrent pas la sagesse des Hellènes comme un don spirituel de Dieu; il met en avant de nombreux textes du divin Basile pour dire que tous les arts ont été donnés aux hommes par Dieu. Mais personne ne dit le contraire ! Ensuite, par de nombreux arguments, il aboutit à sa propre opinion; après en avoir établi la trame, il conclut et déclare : *Les principes des sciences, la prophétie ou n'importe quelle révélation sont caractérisés par le fait suivant : s'ils ne sont pas donnés, ils dépassent le raisonnement humain; s'ils sont donnés, l'âme parvient à les comprendre*. Ainsi, de deux choses l'une : soit aucun d'entre eux n'est un don de Dieu et n'est accordé par Dieu, soit tous le sont d'une manière uniforme. On peut donc lui poser cette question : toi qui penses avoir reçu, par tes études, une quantité particulièrement grande de grâce hellénique, es-tu aussi favorisé par Dieu que celui qui possède une surabondance de révélations, et les Égyptiens, qui ont été les premiers à découvrir les sciences, ont-ils une dignité égale aux prophètes et aux apôtres ? Comment, en effet, n'auraient-ils pas tous la même dignité, ceux qui ont participé à des dons, gratifiés et connus d'une façon uniforme ?

27. – *Mais Dieu*, dit-il, *dès le moment où il a créé l'âme, l'a remplie des concepts communs, des puissances de définition, de distinction et de raisonnement, grâce auxquelles les sciences existent; les sciences sont donc un don de Dieu*. Mais en quoi est-ce une justification pour ceux qui en font un mauvais emploi, en abusent et aboutissent, grâce aux sciences, à faire de l'Évangile du Christ une chose imparfaite ? Car on ne peut excuser les débauchés et les intempérants, sous prétexte que Dieu, au début, en créant le corps et en lui insufflant une âme, lui a donné la puissance d'engendrer et de se nourrir. C'est cela que nos paroles cherchent à empêcher : le mauvais emploi, l'abus et la vénération exagérée dont les sciences sont l'objet; et toi, si tu veux les écouter et les comprendre, tu le reconnaîtras, tu le confesseras et tu ne te permettras pas d'atteindre la vieillesse en t'occupant de telles choses; convaincu par mes paroles et celles du grand Basile, tu ne diras plus que les lettres apportent salut et perfection, qu'elles purifient et illuminent l'âme.

28. – Toutefois, si Dieu, dès le début, a accordé à l'âme les dons mentionnés par toi, il en résulte que ces dons sont communs à tous les hommes, qu'ils leur sont innés et naturels, transmis par succession à partir des premiers pères. Comment peut-il donc se faire qu'ils aient été donnés de la même façon que ceux dont seuls les hommes pieux, des hommes supérieurs et choisis parmi les plus pieux dans l'Esprit de Dieu, ont été surnaturellement gratifiés ? *Mais pour l'âme*, dit-il, *tous ont la même signification, car tous ils lui ont été donnés : les choses spirituelles elles-mêmes ne dépassent pas le raisonnement humain*. Manifestement, tu n'as aucune expérience du don spirituel ! Tu t'es réfuté toi-même, tu t'es dévoilé et, ce qui est pire, tu n'as même pas confiance en ceux qui ont parlé par expérience; bien pire : tu élèves ta voix contre eux; il apparaît que, tout entier, tu es un homme «psychique». Car Paul, le vase d'élection des

charismes spirituels, dit : *Nous, nous n'avons pas reçu l'esprit du monde, mais l'Esprit qui vient de Dieu, afin que nous connaissions les choses dont Dieu nous a gratifiés; et nous en parlons, non avec des discours qu'enseigne la sagesse humaine, mais avec ceux qu'enseigne l'Esprit saint, employant un langage spirituel pour les choses spirituelles; mais l'homme psychique ne reçoit pas les choses de l'Esprit, car elles sont une folie pour lui et il ne peut les connaître, (I Cor 2,12-14)* car il entre par la voie du raisonnement dans l'incompréhensible et pense découvrir et enseigner toute la vérité par des distinctions, des raisonnements et des analyses. Ce n'est pourtant pas par le raisonnement que nous connaissons ce dont Dieu nous a gratifiés, mais par l'Esprit qui est en nous, *ces choses que l'oeil n'a point vues, que l'oreille n'a point entendues et qui ne sont point montées au coeur de l'homme, mais que Dieu nous a révélées par son Esprit, car l'Esprit sonde les profondeurs mêmes de Dieu. (I Cor 2,9-10)*

29. – A la façon dont tu les contredis, ô philosophe, on pourrait montrer la vérité de mes paroles. Tu entends, en effet, tu entends souvent les gens d'expérience; ils parlent dans leurs discours, leurs écrits, leurs témoignages, par leur exemple, d'une lumière qui transcende absolument, non seulement les sens, mais la raison elle-même, d'une lumière que l'esprit humain rencontre et avec laquelle il s'identifie, lorsqu'il sort de lui-même pour devenir meilleur, lorsqu'il se surpasse et s'unit à Dieu. Lorsque tu entends ces choses, tantôt tu ne peux élever ta raison au-dessus de la lumière matérielle, et tu les accuses de parler d'une lumière sensible, tantôt, au lieu de minimiser leur expérience, tu te tournes, non vers le milieu et le vrai, mais vers l'exagération et le mensonge, et tu te jettes dans l'autre extrême, en affirmant qu'il s'agit de l'essence de Dieu et qu'ils en parlent comme d'une réalité accessible à la contemplation. Tu n'en serais pas arrivé là, si tu avais considéré les choses divines comme inaccessibles aux raisonnements humains, si tu avais admis, conformément à la piété, que seule la foi peut recevoir de telles révélations, si tu avais recherché par des oeuvres la connaissance plus parfaite et si sur la foi tu avais édifié l'expérience, qui nous recouvre avec cette toiture de la grâce, l'amour, dans la véritable contemplation de Dieu. Ainsi les dons de l'Esprit dépassent le raisonnement humain, même après avoir été accordés. Toi qui possèdes une exacte compréhension des sciences, – presque sans le savoir apprises, prétendras-tu, – tu ne pourras acquérir même une médiocre notion des opérations de l'Esprit, même si on te donne sur elles un enseignement ! Mais oui ! *Car la Parole du Seigneur est vraie; elle demeure aux siècles des siècles, (Ps 18,9)* cette Parole qui a révélé à Jean que celui qui vit conformément à la volonté divine *reçoit un caillou blanc que personne ne peut connaître en dehors de celui qui l'a reçu (Apo 2,17)* et Paul nous a appris que ce dernier même ne peut le connaître qu'à la mesure de ses moyens.

30. – Après avoir ainsi mis sur un pied d'égalité les dons naturels et surnaturels, il s'attaque avec encore plus de force au commandement apostolique sur la prière et dit qu'il est impossible de *prier continuellement*, à moins d'accepter ce conseil dans son interprétation à lui. Son interprétation est la suivante : l'Apôtre recommande ici de prier, non pas dans le sens de pratiquer la prière, mais de se trouver dans un état de prière : *L'état de prière*, dit-il, *c'est de ne rien pouvoir faire, penser et mener à terme, sinon par la volonté de Dieu; celui qui est dans cet état*, dit-il, *prie continuellement*. Mais si c'est cela la prière continue, le philosophe ne se détachera pas des livres helléniques, tout en priant continuellement ! Que pourra-t-on dire à un tel philosophe qui prie continuellement, tout en ne priant jamais ? L'Apôtre dit ailleurs : *Priez en tout temps dans l'Esprit, soyez vigilants en cela. (Ep 6,18)* Est-ce que là aussi il nous introduit dans cet état dont tu parles, ou bien dans l'acte de la prière, bien que «continuellement» ait le même sens qu'«en tout temps» ? Mais puisqu'il nous supplie en outre de «veiller» dans la prière, c'est qu'il en prescrit manifestement la pratique continue. Le Seigneur a lui aussi adressé, suivant l'évangéliste Luc, une parabole à ses disciples, pour montrer qu'il faut toujours prier et ne pas se relâcher. (Luc 18,1) A-t-il là aussi recommandé cet «état» ? Ce n'est pas cela le sens de la parabole; elle parle d'une demande permanente; la prescription «de ne pas se relâcher», c'est-à-dire de ne pas abandonner notre assiduité par distraction, manifeste un encouragement, non pas à rester dans un état, surtout pas dans cet état dont nous parle le sage, mais à la pratique même de la prière, c'est-à-dire à la supplication, comme le montre aussi la dernière phrase du Seigneur dans la parabole : *Dieu, dit-il, donnera l'Esprit saint à ceux qui le lui demandent de jour et de nuit, (Luc 18,7)* c'est-à-dire à ceux qui le prient ainsi continuellement. Nous supplions de cette supplication continue, non pas pour convaincre Dieu, car il agit toujours spontanément, ni pour l'attirer à nous, car il est partout, mais pour nous élever nous-mêmes vers lui, par l'invocation que nous lui adressons, et retourner à lui, afin de participer ainsi aux dons bénéfiques qui sont autour de lui. Suivant le grand Denys, *nous sommes en effet avec Dieu, lorsque nous l'invoquons par des*

prières très pures et avec un esprit sans souillure. Pour cette raison, nous l'invoquons donc continuellement, afin d'être continuellement avec lui.

31. – Quant à cette prière continue et cette possession dont ce philosophe a été le premier à discuter aujourd'hui, le diable même paraît ne pas en être privé, bien qu'il ne prie jamais. Il savait, en effet, qu'il ne pouvait rien, pas même contre des porcs, sans la permission du Seigneur de toutes choses; contre Pierre, il n'entreprendra même rien; et avant cela, contre Job, ses industrieuses machinations ne menèrent à rien. Tel est l'écart qui existe entre la prière, non seulement la prière continue, mais aussi celle qui s'interrompt, et la conviction que le Dieu de toutes choses est Seigneur ! Car ceux, parmi les êtres raisonnables, qui sont incorporels savent tous cela, mais ne prient pas tous. L'ennemi de Dieu, en effet, est aussi l'ennemi de la prière; celui qui fuit le bien fuit aussi la prière qui s'adresse à Dieu. Au contraire, ceux qui possèdent un corps, ne connaissent pas tous le Dieu de l'univers, mais tous ils prient, chacun selon sa croyance. Ceux qui reconnaissent le Dieu unique et véritable acquièrent aussi, avec cette croyance, la conviction qu'ils ne peuvent rien faire sans lui. Parmi ceux qui ont cette conviction, certains sont emportés par la divine passion de s'unir réellement au Seigneur de l'univers; ceux-là persistent dans la prière, sans manger, ni respirer, suivant l'enseignement des pères; ils font retourner leur esprit sur lui-même et ainsi, prêts à l'union divine, ils reçoivent le don mystique, mystérieux et spirituel de la prière, qui les accompagne continuellement; tantôt il entraîne lui-même avec lui l'esprit qui l'a reçu vers l'union très mystérieuse et fait jaillir une joie sacrée, tantôt il chante en sourdine et il prie avec l'esprit qui se tourne vers Dieu dans la prière; il est alors comme une musique pour celui qui est disposé à entonner ce chant. Ces hommes participent ainsi à la grâce perpétuellement mouvante et inlassable; ils possèdent la prière enracinée dans leur âme et continuellement agissante, conformément à celui qui a dit : *Je dors, et mon coeur veille.* (Can 5,2) Celui qui veut atteindre cette prière véritable et véritablement continue, en la recevant de Celui qui donne la prière à celui qui prie, pour parler comme la prophétesse, qu'il suive donc le divin Nil et Grégoire, qu'il vive sans s'attacher à rien d'humain, sans besoin immédiat et, autant que possible, ne se détache pas de la mémoire de Dieu lors de la satisfaction de ses besoins humains; mais qu'il cherche à ramener à lui et à imprimer dans son âme la pensée de Dieu, comme un sceau ineffaçable, comme le dit le grand Basile. Il nous faut, en effet, nous appliquer à la prière continue qui nous est toujours possible, par nos actions, nos paroles et nos pensées, jusqu'à ce que nous recevions le don. *Si tu n'as pas reçu, dit-il, le don glorieux de la prière, persévère et tu le recevras; car c'est par l'Esprit que nous adorons et prions; Dieu est Esprit; et ceux qui l'adorent, doivent adorer dans l'Esprit et la vérité.*

32. – Mais cet homme, après nous avoir donné son enseignement sur la prière et sa possession, bien qu'il ait auparavant entendu les paroles du Théologien, mises en avant par nous, où ce dernier dit n'avoir profité des Lettres que dans la mesure où il les a abandonnées pour le Christ et où il acquit ce à quoi il préféra le Christ, cet homme nous répond en citant encore le Théologien : *J'ai tout abandonné conformément au commandement; mais je m'attache à la seule Parole et jamais je ne la négligerai de mon plein gré.* Barlaam le montre ainsi complètement inconséquent avec lui-même. Que répondrons-nous à cela, pour défendre le sage Théologien ? Simplement que les «Lettres», qu'il dit avoir abandonnées pour le Christ, désignent la sagesse des Hellènes; tandis que la «Parole», à la quelle il s'attache, est celle qui est distincte de cette sagesse et liée aux sciences sacrées et divines; c'est ainsi que nous l'interprétons, tandis que toi, ô philosophe, tu nous contredis sans retenue ! C'est notamment la conclusion de sa phrase qui me conduit à mon interprétation : *Cette Parole, dit-il, m'enseigne à partager la faiblesse du faible et à me réjouir avec le fort, – et cela est manifestement un précepte apostolique * – cette Parole sépare les mondes : elle m'écarte d'un monde et me livre à l'autre, – où trouverait-on cela dans l'éducation hellénique ? – cette Parole gouverne avec les armes offensives de la justice et se complaît dans la philosophie comme arme défensive; elle nous attache à l'espérance qui ne trompe point; (Rom 5,5) elle soulage dans le présent en accordant ce qui est à venir.* Ce passage contient des citations littérales de l'Apôtre. Si quelqu'un n'est pas d'accord avec ce que je dis, qu'il donne une autre bonne base d'accord et je l'accepterai; car on ne me fera pas croire que le Théologien se contredit.

33. Après avoir produit ces citations, qu'il croit contradictoires, il nous traite d'*ignorant sans éducation*; il ne se gêne pas pour nous comparer à Julien; il dit que je suis digne d'être un objet d'horreur, parce que *je veux priver les moines de toute culture, comme Julien voulait en priver les chrétiens qui vivaient dans le monde.* Il fait comme quelqu'un qui, en entendant le psalmiste dire : *L'insensé a dit : il n'y a pas de Dieu,* jugerait bon de comparer à cet insensé le Révélateur de l'Aréopage, puisqu'il dit de Dieu *qu'il n'était pas, n'est pas et ne sera pas.* Mais il

est lui-même le plus insensé de tous les insensés; il ne comprend pas l'immensité de la différence : le saint connaît et contemple Dieu au-dessus des êtres, alors que le cœur de l'insensé considère le seul Être véritable comme n'ayant jamais existé en aucune façon ! C'est de la même façon, en effet, que nous savons que la société monacale est au-dessus des Lettres. L'Apostat, tout au contraire, a cru que la société chrétienne était privée de raison et c'est pour cette raison qu'il la considéra comme étrangère aux Lettres. Cet homme, qui croit tout savoir, ne l'a pas compris : il fait tomber sous la même condamnation les hommes qui ont élevé le christianisme au-dessus de toutes les autres valeurs, et ceux qui ont préféré le dévaloriser complètement; il pense que les gens pieux méritent qu'on les ait en horreur comme les plus impies, parce qu'ils déclarent rechercher, plus que toute autre chose, l'assiduité dans la prière à Dieu.

34. – *Même si le Seigneur, dit-il, n'a pas prescrit dans les Évangiles l'étude des Lettres, il ne l'a pas interdite.* Et pourquoi dit-il alors : *Soyez prudents comme des serpents et simples comme des colombes ?* (Mt 10,15) Ne sépare-t-il pas pour l'isoler ce qu'il y a d'utile dans la sagesse profane et ne l'associe-t-il pas à la simplicité de l'Évangile ? Et ne le disons-nous pas dans nos traités, pour nous faire insulter par toi aujourd'hui ? Pourquoi dit-il encore : *Je vous donnerai une parole et une sagesse, à laquelle personne ne pourra s'opposer,* (Luc 21,15) et *Lorsque viendra le Paraclet, il vous enseignera toute la vérité ?* (Jn 14,26) N'a-t-il pas promis une sagesse plus divine que celle qui, par nature, est toujours objet de contradiction, pour laquelle tu combats et que tu exaltes plus haut que ce que l'on peut imaginer ? Qu'ont-ils donc fait, les amants de cette sagesse divine, avant de l'atteindre dans la pureté ? Ont-ils fait le tour du monde à chercher tous ceux qui se flattent de savoir quelque chose, les Hellènes, les Égyptiens, les Chaldéens, pour apprendre auprès d'eux et dans leurs écrits, pour ramasser de partout les richesses de l'esprit ? Toi-même tu nous l'enseignes et tu dis textuellement : *La connaissance des êtres ne vient pas seulement de l'observation des commandements et de l'impassibilité et il n'est pas possible d'être saint, si l'on ne possède la connaissance des êtres et si l'on ne s'est purifié de cette ignorance.* Ont-ils donc fait le tour du monde pour ramasser de partout les richesses de l'esprit, comme tu nous l'enseignes, ou bien, comme il est écrit, ils étaient constamment *dans le temple, persévérant dans la prière et la supplication,* préfigurant et réalisant saintement dans la pratique cette vie des moines, vraiment supérieure et sacrée ? Car nous avons la promesse, si nous suivons cette vie-là, de surpasser la société sacrée qui suit la voie moyenne; nous nous détachons de toute distinction, de toute vie, de toute imagination, pour nous élever, à la façon des moines véritables, en observant les commandements unifiants, vers l'unique philosophie, supérieure à toute philosophie, et pour trouver un saint accomplissement dans la Monade très sainte. Car nous devenons vraiment un dans l'unique Monade incompréhensiblement trihypostatique et transcendante à toute chose, en accomplissement de la prière adressée pour nous, de l'apparition mystique et de la collaboration de Celui qui, pour notre bien, a communiqué à notre dualité, sans abandonner mystérieusement sa propre unicité, dans son indivisible et suressentielle puissance.

35. – Faisons-nous donc une chose insensée, ô toi qui aimes tant les Lettres, si nous pensons que l'homme qui recherche le retour unifiant de l'esprit sur lui-même, conformément à la promesse, et qui abandonne l'étude des sciences multiformes, se trouve au-dessus des notions divisibles et inconstantes de ces sciences, au-dessus des concepts sensibles et des connaissances qui ont leur origine dans les sens ? Comment l'homme intérieur deviendrait-il moine, en conformité avec l'unique vie supérieure, s'il ne transcende le monde créé et toutes les études humaines, si, de toutes ses forces, il ne tend pas vers Dieu, d'une façon unique et «monacale»? Le rejet du monde, symbolisé lorsque l'on coupe d'une façon circulaire les cheveux du moine, l'apprend à ceux qui sont capables d'entendre. Et, peut-être, le fait que l'on ne montait pas par des marches au divin autel, qu'on le construisait avec des pierres non taillées, sur lesquelles aucun instrument n'avait frappé, faisait-il allusion à ce que la nature toute nue de l'esprit doit être elle-même la maison de la prière, sans être touchée par les diverses finesses et méthodes humaines. Mais le Seigneur n'a pas expressément interdit les études littéraires ! Mais il n'a pas interdit non plus le mariage, la consommation de la viande et la cohabitation avec des gens mariés. Donc, si nous demandons aux moines de s'en abstenir, quelqu'un pourra nous blâmer et dire, comme tu le fais en retournant tout par des finesses verbales, que cependant, puisque le Seigneur ne les a pas interdites, il faut continuer à pratiquer ces choses; ou bien faut-il s'en abstenir, puisqu'il n'a pas ordonné de les pratiquer ? Non, il ne pourra nous blâmer, à moins de vouloir recueillir lui-même un juste blâme. Car de nombreuses choses sont pratiquées par l'ensemble des chrétiens, sans qu'ils encourrent condamnation, tout en étant strictement interdites aux moines, à cause de leur genre de vie particulier. Certains pères les empêchent même de

prendre des bains pour leur santé et ne leur permettent pas de recourir aux soins médicaux lorsqu'ils sont malades, puisque tout entiers ils sont dédiés à Dieu, qu'ils en dépendent entièrement et que Dieu leur donne indubitablement ce qu'ils attendent de lui pour leur bien. Cependant, ils ne considèrent pas comme des gens abominables ceux qui n'arrivent pas à posséder une foi suffisamment grande, bien que Dieu, à plusieurs reprises, ait témoigné en faveur de ces conseils par des miracles extraordinaires. Mais parfois ils condescendent même paternellement jusqu'à notre humilité : c'est ainsi qu'on pourrait découvrir qu'ils agissent et parlent dans le domaine de l'éducation littéraire. Comment as-tu osé, ô moine et philosophe, mettre à côté du traître et de l'Apostat ¹ ce lui qui agit et parle en accord avec les pères ? Julien a tenté de démontrer que les chrétiens étaient étrangers aux Lettres, parce qu'indignes, tandis que moi je ne veux même pas en priver les moines. Ceux qui veulent bien s'en soucier, peuvent, en effet, avant d'embrasser le genre de vie des moines, consacrer leur temps à l'acquisition de toutes sortes de connaissances littéraires. Je ne les considère donc pas comme étrangers aux Lettres, mais je les invite à se consacrer au Bien qui transcende toute parole, puisqu'ils ont promis de le rechercher; je ne fais donc pas subir une privation en faisant abandonner les Lettres à ceux qui ont la bonne fortune de suivre ce conseil, mais je les enrichis. L'assiduité dans la prière à Dieu est, en effet, infiniment supérieure à la pratique des Lettres.

36. – Quant à toi, nous affirmons que tu contredis les pères et toute l'Église de Dieu. Comment en effet peut-on faillir à la vérité dans une telle matière ? Ta pensée est donc contraire à celle des Pères, non pas dans les suggestions que tu exposes dans tes traités, mais parce que tu affirmes que les commandements évangéliques ne suffisent pas pour purifier parfaitement l'âme de celui qui les observe et que l'impassibilité ne communique pas à celui qui la possède la connaissance initiatrice et salvatrice; parce que tu dis qu'il est impossible de rejeter l'ignorance et les opinions fausses sans les sciences et les recherches qui y ont trait, et que ce rejet est une condition pour acquérir la perfection et la sainteté; parce que tu dis que l'éducation hellénique est un don de Dieu, aussi bien que les grâces accordées par révélation aux prophètes et aux apôtres; cette éducation et ces grâces, une fois accordées, seraient d'après toi saisies par le raisonnement humain; l'omniscience qui, nous le savons, appartient à Dieu seul, serait la perfection qui convient à l'homme. Quant à l'Écriture sacrée, malgré les citations que tu intercales dans tes traités et bien que tu paraisses mener de grands combats pour sa défense, même elle, tu ne la considères pas comme pouvant donner une purification parfaite à l'âme; car alors, tu n'imposerais pas à celui qui ambitionne la purification la nécessité de rechercher les prétendues connaissances de ceux qui n'ont même pas la vraie foi. C'est donc par ruse, pour tromper les plus simples, que tu te sers confusément de l'Écriture dans tes traités pour la défense des études. Puisque tu contredis ouvertement ceux qui affirment la nécessité d'observer les commandements divins, dans la mesure où ils communiquent l'impassibilité, la purification salvatrice et la connaissance, et puisque, d'autre part, ces commandements comportent l'examen des Écritures, il en résulte que ceux qui nous exhortent à observer les commandements, nous exhortent aussi nécessairement à une lecture tenace des Écritures, alors que toi, tu ne les considères pas comme pouvant donner la purification à l'âme ! N'est-ce donc pas simplement un moyen de séduire les gens, cette façon de confondre la divine Écriture et les études philosophiques ?

Dire, par ailleurs, que l'Écriture et les études conduisent à un même but celui qui les recherche, ce n'est pas seulement une ruse, mais une opposition évidente à la sainte et divine Écriture elle-même. La philosophie, en effet, *n'a produit aucun fruit après ses longs enfantements : ses fruits sont inféconds, des enfants nés avant terme*; (saint Grégoire de Nysse, vie de Moïse) ils n'arrivent pas à la lumière de la connaissance de Dieu, bien qu'ils aient rejeté, grâce à la lumière des sciences, ce qui, d'après toi, constitue par excellence les ténèbres de l'âme : l'ignorance intellectuelle. Comment, si l'on suit ce critère, la plupart des saints ne seraient-ils pas pleins de ténèbres et d'imperfection : tous ceux, en général, qui n'ont pas acquis de science hellénique et, parmi ceux qui l'ont acquise, ceux qui fixent le monde comme une tente, ceux qui établissent le ciel comme une voûte, ceux qui voient l'origine du soleil dans les parties septentrionales de la terre, d'où il se lève, ceux qui croient que la voûte céleste est creuse pour recevoir les eaux et ceux qui possèdent eux-mêmes, en entreprenant de convaincre les autres, ce que tu appelles l'ignorance intellectuelle qui, d'après toi, constitue par excellence les ténèbres de l'âme ?

37. – Mais pour que l'on ne croie pas que nous énumérons ici arbitrairement les opinions de cet homme, nous produisons les propres paroles qu'il a prononcées, en les comparant à celles d'un ou de deux saints, qu'il contredit manifestement. Les hommes sensés savent parfaitement

¹ Julien

que tous les saints ne sont qu'une bouche, mus par un seul Esprit : mais nous ne produirons que celles d'entre leurs expressions qui sont en accord manifeste entre elles. Voici donc une exacte citation de ce moine-philosophe : *Par l'observation des commandements, l'impassibilité seule devient à peine un objet d'amour; mais il ne suffit pas simplement de se purifier des passions pour contempler la vérité, car l'impassibilité ne guérit pas l'âme de l'ignorance intellectuelle; elle ne peut donc être utile à l'âme pour contempler les choses intelligibles, si l'âme demeure dans l'ignorance intellectuelle qui constitue par excellence les ténèbres de l'âme; le philosophe doit donc chercher toute sa vie à purifier son âme des passions et des opinions fausses, en invoquant le soutien d'en haut pour ces deux purifications, lorsqu'il agit lui-même comme il convient pour atteindre le but. Il désirera donc étudier toute sa vie et être en relations avec tous ceux qui prétendent savoir quelque chose; il lui sera indifférent, en effet, de savoir qui sera son maître, pourvu qu'il le rapproche de la connaissance, car celui-là parvient à la perfection convenable aux hommes, qui a ajusté son intelligence à la vérité universelle, dans une union stable.*

38. – Il a dit cela et des choses pires encore, ça et là dans son ouvrage *Sur la perfection humaine et l'acquisition de la sagesse*. Nous avons donc besoin, dit-il, de deux purifications de l'âme : celle des passions et celle de l'ignorance intellectuelle. Il dit aussi que l'observation des commandements ne donne que la seule purification des passions; et encore, comme il le dit lui-même, il consent à peine à ce que les commandements de Dieu y suffisent. Quant à la purification de l'ignorance, il dit que c'est l'étude qui la donne, l'étude qui n'est pas celle des divines Écritures, car l'étude des divines Écritures est comprise dans l'observation des commandements. Cependant, s'il avait parlé de cette étude-là, il n'aurait pas tort, puisque le grand Maxime parle en termes similaires au sujet de la pratique de la vertu, en la distinguant des dogmes divins, et nous-mêmes nous disons parfois que l'âme est purifiée des passions par les divins commandements, alors que la prière pure écarte toute connaissance par la surabondance de connaissance qu'elle produit. On parle ainsi de ces choses, parce qu'elles sont les principales, comme l'ange, lors de la résurrection du Maître, a dit aux Myrophores : *Dites à ses disciples et à Pierre qu'il vous précédera en Galilée.* (Mc 16,7) De même que Pierre appartient au chœur des disciples, tout en se distinguant des autres parce qu'il porte un titre supérieur, de même la prière et la lecture des Écritures sacrées sont des commandements de Dieu, tout en se distinguant des autres, en tant que commandements supérieurs. Mais il n'en est pas de même des études philosophiques ! Quelle absurdité, si on en faisait des commandements supérieurs !

39. – Cet homme, pourtant, nous dit que ce n'est pas l'étude des divines Écritures qui purifie parfaitement l'âme, mais celle des sciences helléniques ! C'est pourquoi il ajoute que, si l'on veut être purifié, on doit rechercher tous ceux qui prétendent savoir quelque chose; il lui est indifférent qu'ils vénèrent Dieu ou non; celui qui ne possède pas la connaissance des êtres, déclare-t-il, est impur et imparfait; tout cela pour montrer que c'est cette étude-là qui est salvatrice, purificatrice et perfectrice. Tous les hommes sains d'esprit se rendent compte, je pense, qu'en parlant ainsi il a une pensée contraire à celle de tous les pères et à celle du Dieu des pères. Nous invoquerons pour eux tous le témoignage d'un seul : celui de l'Aréopagite, le révélateur de Dieu, de Denys, avec lequel plus qu'avec quiconque cet homme plus parfait que les commandements divins se glorifie d'être en parfait accord. Il dit donc dans le premier chapitre de la *Hiérarchie ecclésiastique* : *L'assimilation et l'union à Dieu, selon l'enseignement des divines Écritures, s'accomplissent uniquement par l'amour et la sainte pratique des très vénérables commandements.* Peut-on trouver quelque chose de plus parfait que l'assimilation à Dieu ? On ne peut certainement ni exprimer, ni concevoir rien de tel. Et pour mettre cet homme supérieurement parfait d'accord avec nous sur ce sujet, rappelons ce qu'il a dit, au début de ses écrits *Sur la perfection humaine*; il y dit, en effet : *L'homme parfait est celui qui, dans la mesure où cela est possible à l'homme, a rendu son âme semblable à Dieu.*

40. – Donc, si la perfection consiste en une assimilation à Dieu et si cette dernière s'accomplit uniquement dans l'amour par la sainte pratique des divins commandements, où sont la purification et la perfection qui proviennent de la connaissance, des études, de notre désir d'apprendre toute notre vie et de rechercher des relations avec tous ceux qui prétendent savoir quelque chose et rapprochent de la connaissance, qu'ils soient Égyptiens, Scythes ou Hellènes ? Affirmer que la purification provient de ces gens, n'est-ce pas contredire ouvertement les divines Écritures et les pères qui en furent les confesseurs ? Celui qui dit que l'observation des commandements ne procure que la seule impassibilité – et encore à peine le fait-elle – une impassibilité qui ne purifie pas de l'ignorance et qui, comme il le pense encore, ne fait pas jaillir la lumière de vérité sur les êtres, celui qui dit que l'ignorance, dont les commandements de Dieu ne peuvent débarrasser et qui constitue par excellence les ténèbres de l'âme, est supprimée par

l'éducation profane, comment un tel homme peut-il penser que les Hellènes, les Égyptiens et n'importe quels autres inventeurs de sciences rationnelles, ne sont pas les médecins, les illuminateurs et les sauveurs de notre âme, au même titre, sinon plus, que Jésus ? Mais telle est bien la maladie qui possède la raison de cette âme avide de connaissance : cela est devenu évident par les quelques paroles que nous avons dites ! Mais, puisque la raison du philosophe est malade, il n'est que naturel de rechercher la nature et l'origine de sa maladie. Nous essayerons donc de voir et de définir la raison de la maladie, et aussi, avec l'aide de Dieu, de préparer un remède qui lui rétablira la santé, s'il consent à le prendre. Qui, en effet, ne souffrirait dans son âme, en constatant intelligiblement qu'un aussi bon membre de l'Église s'en sépare ? En ce qui me concerne, je sais qu'au début j'en ai été tellement blessé dans mon âme que certains, lorsque je le leur dis, ne voulaient pas me croire; il en est de même de la peine que j'éprouvai en écrivant; je l'ai dit moi-même alors à ceux qui étaient avec moi : «Je me suis engagé dans l'affaire non pas tant à cause de ceux qui ont embrassé l'hésychie, qu'à cause de celui contre qui mes réfutations sont dirigées»; et s'il avait voulu accepter au début, par des conversations personnelles, de supprimer ces opinions et ne plus attaquer les plus simples de nos frères, je n'aurais pas eu de si longs traités à écrire. Mais maintenant, je ne sais plus où cela finira. Je prie Dieu et j'espère que tout sera pour le mieux.

41. – Mais je préfère laisser de côté les causes premières et éloignées de la maladie. La cause la plus immédiate, qui apparaît dans les paroles mêmes du malade, est celle qui concerne la réalité et la dénomination de la vérité qui nous dépasse : cette cause-là peut fort bien induire en erreur un homme avide de science et produire dans les âmes gourmandes de connaissance un désir qu'elles ne peuvent assouvir. C'est elle, en effet, qui, au début, insuffla à Adam la passion de devenir l'égal de Dieu. Car voici ce que ce philosophe considéra lui aussi comme voie de salut et comme unique moyen d'accéder à la perfection : adapter la puissance cognitive de l'âme à la vérité de Dieu répandue dans toutes les créatures pour la rendre stable dans l'union. Mais comme il vit que cette opinion n'était absolument pas fondée sur les divines Écritures et les divins commandements, il regarda dans la direction des Hellènes, qui paraissent avoir découvert les raisons de la création, et vénéra leurs sciences, comme si elles donnaient la perfection à l'âme. Il ne comprit pas, en effet, qu'une telle découverte, dans le siècle présent, est inutile à l'âme et impossible. *Comme les os sont cachés dans le sein d'une femme enceinte, dit Salomon, ainsi tu ignoreras les oeuvres de Dieu, toutes les oeuvres qu'il réalisera.* (Ec 11,5) Mais tu ignoreras peut-être ce qu'il fera, tout en connaissant ce qu'il a déjà fait ? Mais le même Salomon nous dit : *L'homme ne saurait découvrir l'oeuvre qui est créée sous le soleil; il ne pourra découvrir ni ce qu'il se sera lui-même fatigué à chercher, ni ce que le sage aura prétendu connaître.* (Ec 8,17) C'est pourquoi, les profanes ont rédigé des traités différents sur la création, mais il y en a parmi eux qui ont construit une science pour montrer qu'aucun de ces traités n'est vrai; par ailleurs, leur science ne peut jamais montrer et ne conçoit pas qu'un seul de ces sages qui diffèrent entre eux puisse prétendre à être dans le vrai. Par conséquent, celui qui n'affirme pas que seules les révélations faites pour notre bien par les hommes inspirés possèdent une vérité indubitable, celui qui ne se rend pas compte, d'après ce que Dieu a dit à Job, que la sagesse de Dieu présente dans les créatures est incompréhensible, celui qui pense, au contraire, acquérir, grâce à la sagesse profane, une intelligence exacte de la vérité présente en toutes choses, se trouve dans l'erreur. Il édifie la maison de sa connaissance sur du sable, ou plutôt sur des vagues qui succèdent les unes aux autres, en croyant surmonter une si grande tâche par des évolutions verbales, toujours attachées à d'autres évolutions verbales. Un tel sage sera donc semblable à un fou et il risque de subir une grande catastrophe lorsque viendra le Seigneur. C'est donc ce problème qui concerne la vérité qui est la cause de l'erreur, puisque je cherche à atteindre la vérité. Il ne reste plus qu'à préparer la potion purificatrice.

42. – Mais veillant à ce que les malades la portent bien à leur bouche sans éprouver de chagrin, accordons ce que nous avons auparavant refusé, puisque de toute façon cela est impossible. Accordons donc que les vraies raisons des créatures se trouvent dans les sciences profanes et estimons que les philosophes suivent la Révélation qui nous a été donnée par avance dans les Écritures, qu'ils croient au Christ, Dieu des esprits, comme à l'unique médecin des esprits, que selon eux l'assimilation au Christ, c'est-à-dire la santé et la perfection de l'âme, ne s'accomplit que dans l'amour et l'observation de ses commandements. Donc, puisque nous sommes tombés d'accord avec eux en leur concédant plus qu'il ne fallait, puisque nous leur avons demandé ce qu'ils ne pourraient refuser, voyons quel est l'aboutissement de cet accord. N'est-il pas celui-ci : la perfection salvatrice, dans le domaine de la connaissance et de la doctrine, consiste à être en accord de pensée avec les prophètes, les apôtres et simplement tous les pères, par lesquels le saint Esprit a certainement parlé au sujet de Dieu et de ses créatures.

Par contre, les choses que l'Esprit a omises et qui ont été découvertes par d'autres sont inutiles au salut de l'âme, même si elles sont vraies; car l'enseignement de l'Esprit n'omet rien de ce qui est utile. Voilà pourquoi, nous ne blâmons même pas ceux qui sont en désaccord à propos d'une de ces choses négligées par l'Esprit et nous ne félicitons pas les gens qui ont une connaissance plus grande dans ce domaine.

43. – C'est en nous dirigeant vers la perfection de cette connaissance salvatrice que le Christ a dit : *Si vous croyiez Moïse, vous me croiriez aussi*; (Jn 5,46) il a recommandé aussi de scruter les saintes Écritures pour y trouver la vie éternelle. Cette connaissance, qui est parfaite et qui apparaît de cette manière, n'a donc pas besoin d'actions pour devenir parfaite, ni de longues peines. Voilà pourquoi Jean, le théologien à la bouche d'or, dit au sujet du Seigneur qu'il parlait rarement de doctrines, car cela ne demande aucune peine, mais qu'il parlait souvent, ou plutôt partout, de la vie. *La loi et les prophètes*, disait-il, *c'est que nous faisons aux autres ce que nous voudrions qu'ils nous fassent*. Puisque le discernement de ce que l'on doit faire est aussi une connaissance, nous en avons besoin dans la pratique; l'homme parfait et assimilé à Dieu doit donc l'acquérir également. C'est vers cette connaissance que nous dirige le Seigneur en nous donnant ce précepte : *Soyez prudents comme les serpents et simples comme les colombes*; il nous introduit dans un genre de vie intelligent et sans malice; il a jugé les vierges sages dignes de l'Époux, parce qu'elles n'ont pas séparé la chasteté des oeuvres d'amour. Mais cette connaissance n'est d'aucune utilité à moins d'être mise en pratique. Car une bonne compréhension revient à ceux qui la mettent en pratique. C'est pourquoi le Seigneur appelle bienheureux le serviteur avisé qu'il aura trouvé agissant ainsi qu'il lui avait ordonné; il dit aussi que celui qui aura eu la connaissance sans agir sera battu d'un grand nombre de coups; il compte parmi les vrais serviteurs avisés, celui qui entend et accomplit ses paroles : celui qui écoute et accomplit la parole du Seigneur, possède, en effet, en lui-même Celui qui a ordonné de le faire, conformément à la promesse; mais Lui, il est la sagesse-en-soi et contient en lui-même toute connaissance véritable. L'homme qui le possède en lui-même par l'observation des divins commandements n'aura donc même plus besoin d'étudier les Écritures, mais les connaîtra toutes exactement sans étudier; il sera même, comme Jean et Antoine, un maître sûr pour ceux qui s'adonnent à cette étude.

44. – Selon l'enseignement des commandements divins, c'est donc cet aspect-là de la vérité qui réellement nous rend parfaits et nous sauve. La récompense que nous y recherchons, ou le gage de la récompense, a été appelé par Paul ravissement ou élévation au-dessus du ciel et, par le Christ, venue, demeure et apparition de lui-même et du Père; car les initiés n'ignorent pas qu'il s'agit dans tout cela d'une seule et unique réalité, bien que les noms soient différents. La Puissance omniprésente ne viendra pas tantôt ici, tantôt là; celle qui n'est nulle part, ne demeurera pas quelque part, mais il s'agit là de la venue de Dieu et de sa demeure en nous, de notre montée vers lui par la révélation; nous montrerons donc plus tard que ce n'est point là une connaissance, mais une ignorance, par excès de connaissance. Dès maintenant, cependant, parallèlement à ce qui a été dit, je crois devoir invoquer un témoin pour montrer que nous n'avons plus besoin de la connaissance et de la vérité des raisons qui se trouvent dans les créatures pour accomplir notre salut et notre sainteté. Invoquons donc un père qui a bien appliqué son esprit à la connaissance des êtres, Basile le Grand. Expliquant l'expression du psalmiste qui témoigne que la vérité est présente dans le coeur de l'homme parfait, il dit : *Nous avons trouvé deux significations du mot vérité : l'un désigne la compréhension des voies qui mènent à la vie bienheureuse, l'autre, la saine connaissance des choses qui se trouvent partout dans le monde; la première vérité contribue à notre salut; elle est présente dans le coeur du parfait, qui la transmet sans l'altérer à son prochain; quant à la terre et à la mer, aux étoiles, à leur mouvement ou leur vitesse, si nous ne connaissons pas la vérité qui les concerne, cela ne nous empêchera aucunement d'accéder à la béatitude promise*. (Com. in ps. 14)